

La bibliothèque des Robinsons

Lise Gauvin

Volume 35, numéro 1, printemps 1999

Robinson, la robinsonnade et le monde des choses

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036127ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036127ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gauvin, L. (1999). La bibliothèque des Robinsons. *Études françaises*, 35(1), 79–93. <https://doi.org/10.7202/036127ar>

Résumé de l'article

Depuis Crusoé l'ancêtre, les Robinsons fictifs choisissent de consacrer une partie de leur temps à lire et à écrire, s'instituant le plus souvent narrateurs de leur propre aventure. De quels livres s'agit-il et quelle place occupent ces ouvrages dans leur vie ? Si « le monde est un livre », comme le veut l'expression consacrée, quel besoin ont ces héros de recourir aux médiations que sont les choses écrites ? L'article tente de répondre à ces questions en examinant trois textes qui sont autant de relais dans l'histoire des robinsonnades. Dans chacun des cas, les livres deviennent l'occasion et l'enjeu d'une discussion des rapports entre l'homme et le monde. Partagés entre les mots et les choses, les Robinsons sont des héros problématiques qui, chacun à leur façon, relisent l'Histoire de leur époque en la récitant.

La bibliothèque des Robinsons

LISE GAUVIN

Dans tous les cas il y a des livres à l'origine du voyage, livres lus, livres projetés, les voyageurs lisent des livres pendant leurs voyages, ils en écrivent, la plupart du temps ils tiennent leur journal, et toujours cela donne un livre au retour, sinon nous n'en parlerions pas. Ils voyagent pour écrire et voyagent en écrivant, mais c'est parce que pour eux le voyage même est écriture.

Michel Butor

Quels livres apporteriez-vous sur une île déserte ? vous a-t-on demandé un jour ou l'autre. Le jeu, car c'en est un, consiste à décliner les lectures que l'on croit « essentielles » à sa propre survie, tant spirituelle que physique, tout en espérant éviter le sort des naufragés. Faussement innocente, l'interrogation laisse supposer que les îles sont généralement inhabitées et que les humains les fréquentent pour leur plaisir, un plaisir décuplé par la compagnie de quelques ouvrages choisis. Or rien ne ressemble moins à un voyage programmé que le périple des naufragés : ces rescapés de la mer trouvent rarement sur leur chemin des guides touristiques leur indiquant les gîtes possibles ou des manuels indispensables du genre « Comment survivre en forêt et échapper aux dangers des terres inconnues ». Pourtant, la plupart des Robinsons — je dirais même tous ceux que j'ai eu l'occasion de fréquenter — héritent d'une bibliothèque, ou à tout le moins d'un livre qui leur tient lieu de vivatique. Déjà inscrits dans l'espace du livre par l'antériorité du

palimpseste — il y aura toujours, semble-t-il, un pré-Robinson, que ce soit celui qui apparaît dans le récit du capitaine Woodes Rogers dont s'est inspiré Defoe ou ce Roberto de la Grive inventé par Umberto Eco, qui se dit le seul de son espèce à « avoir fait naufrage sur un vaisseau désert », en 1649¹ —, ces Robinsons fictifs choisissent de consacrer une partie de leur temps à lire et à écrire, s'instituant le plus souvent narrateurs de leur propre aventure. De quels livres s'agit-il et quelle place occupent ces ouvrages dans leur vie ? Si « le monde est un texte », comme le veut l'expression consacrée, quel besoin ont ces héros de recourir aux médiations que sont les choses écrites ? Ne peut-on voir dans la relation qu'ils établissent avec l'objet-livre, en dehors de toute visée utilitaire, l'histoire même des transformations qu'a subies le mythe au fil du temps ?

Michel Butor a montré de façon éloquente le lien qui s'établit entre lire, écrire et voyager :

Or j'écris, et j'ai toujours éprouvé l'intense communication qu'il y a entre mes voyages et mon écriture ; je voyage pour écrire, et ceci non seulement pour trouver des sujets, matières ou matériaux, [...] mais parce que pour moi voyager, au moins voyager d'une certaine façon, c'est écrire (et d'abord parce que c'est lire), et qu'écrire c'est voyager².

Bien que les Robinsons ne soient pas des voyageurs ordinaires, ils justifient à leur manière, mais de manière différente chaque fois, l'équivalence énoncée par Butor. C'est ce que je me propose d'explorer dans trois textes qui sont autant de relais dans l'histoire des robinsonnades : *Robinson Crusoe* de Daniel Defoe, fondateur de la tradition, *Suzanne et le Pacifique* de Jean Giraudoux et *Vendredi ou les Limbes du Pacifique* de Michel Tournier, que l'on peut considérer comme deux classiques de la modernité³.

LE LIVRE DU MONDE : LE TRACÉ ET LA CARTE

Présenté sous forme d'autobiographie romanesque, le récit que fait Robinson Crusoe de sa vie s'inscrit tout entier sous le signe du destin. Ayant passé outre aux exhortations paternelles, qui lui enjoignaient de se contenter d'une « condi-

1. Umberto Eco, *L'Île du jour d'avant*, roman, Paris, Grasset, 1996.

2. Michel Butor, « Le voyage et l'écriture », *Répertoire IV*, Paris, Minuit, « Critique », p. 9-10. Ce texte est longuement commenté par Philippe Dubois, « Le voyage et le livre », *Arts et légendes d'espaces*, Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1981, p. 149 et s.

3. Les textes cités le sont dans les éditions suivantes : *Robinson Crusoe* (1719), Actes Sud, « Babel », 1995, préface de Jacques Dubois (R) ; *Suzanne et le Pacifique* (1921), Paris, Le Livre de Poche, 1997, introduction et notes de Lise Gauvin (S) ; *Vendredi ou les Limbes du Pacifique* (1972), Paris, Gallimard, « Folio », 1997 (V).

tion moyenne », de façon à éviter aussi bien les grands malheurs que les grands bonheurs, il se retrouve, au terme de quelques aventures, naufragé solitaire « manquant de toute assistance » et jouissant de « toute la latitude — *ainsi que l'avait prédit son père* — de réfléchir sur le mépris de [ses] conseils ». Cette prémonition s'accompagne, tout au long du roman, d'une série de coïncidences troublantes, notées par le héros avec un « grand sentiment de curiosité » : « Le même jour que je naquis, c'est-à-dire le 30 septembre, le même jour ma vie fut sauvée vingt-six ans après, lorsque je fus jeté sur mon île. Ainsi ma vie coupable et ma vie solitaire ont commencé toutes deux le même jour. » (*R*, 202.) On ne saurait indiquer plus clairement le caractère de deuxième naissance qu'a revêtu pour Robinson la condition de naufragé.

Roman d'apprentissage, le récit de Defoe montre un personnage capable, grâce à son ingéniosité, à sa *patience*⁴, mais aussi grâce à un savoir préalable, celui des techniques de son temps, de refaire les âges de l'humanité et de reconstruire l'Angleterre industrielle qu'il avait connue. Mais une telle conquête sur la nature est rendue possible avec le concours d'objets qui, plus que de simples outils, sont le symbole de l'épopée civilisatrice de l'humanité. Parmi ces objets se trouvent trois livres, plus exactement trois Bibles reçues d'Angleterre par Robinson alors qu'il était au Brésil et emballées avec ses hardes (*R*, 100). Livres qu'un ami, inspiré par Dieu, avait songé à « mettre parmi ses marchandises » (*R*, 174). Ainsi son parcours est programmé, voire prédéterminé par les ressources que lui offre l'épave. Si les autres objets ramenés vers la terre ont vite fait de trouver leur utilité, le sort réservé aux livres est différent. Ce n'est que le neuvième mois de son séjour dans l'île que Robinson se décide à consulter l'une des Bibles contenues dans un coffre parmi d'autres livres dont il ne prend même pas la peine de mentionner le titre. Il s'étonne alors lui-même de n'y avoir pas pensé plus tôt, « soit par indifférence, soit faute de loisir » (*R*, 143). En bon protestant, il ouvre la Bible au hasard et tombe sur ces paroles : « Invoque-moi au jour de ton affliction, et je te délivrerai et tu me glorifieras » (*R*, 144). Impressionné par le texte, il en déduit que la lecture de la Bible est l'une des « meilleures médecines » qu'il puisse trouver. Il décide donc de « s'y appliquer sérieusement » et de « s'imposer la loi d'y vaquer chaque matin et chaque soir » (*R*, 147). À partir de ce moment, si sa situation comme telle ne change pas, le sens qu'il lui donne s'en trouve profondément modifié.

Robinson considère dès lors ce qui lui arrive comme un effet de ses ambitions et « d'un attachement manifeste et opi-

4. Voir la préface de Jacques Dubois, *op. cit.*

niâtre à [sa] folle inclination de courir le monde » (R, 61). Ce « désir téméraire et immodéré de [s']élever plus promptement que la nature des choses ne l'admettait » (R, 61), après l'avoir mené au Brésil et lui avoir donné une certaine prospérité, l'a conduit à renoncer une fois de plus au statut enviable d'« homme du milieu » auquel le vouait son père. Or la lecture de la Bible, à laquelle il s'adonne matin et soir et parfois même trois fois par jour, l'amène à considérer sa solitude comme un juste châtement: « Au bout de quelque temps que j'observais religieusement cette pratique, je sentis mon cœur sincèrement et profondément contrit de la perversité de ma vie passée. » (R, 147.) Ainsi l'île de la Désolation se transforme peu à peu, dans son esprit, en une île d'espoir en la miséricorde divine. S'en remettant entièrement au jugement de Dieu, Robinson n'accomplit plus aucune action sans y voir un signe du destin. Le mot même de hasard est banni de son vocabulaire et se voit chaque fois remplacé par celui de Providence: « L'entrée de cette caverne était au fond d'un grand rocher, où, par un pur hasard — dirais-je si je n'avais mille raisons d'attribuer toutes ces choses à la Providence — je coupais de grasses branches d'arbre pour faire du charbon » (R, 126).

Robinson a donc entendu les paroles de la Bible — *Je te délivrerai* — au sens figuré comme au sens propre: par sa contrition, il est convaincu de pouvoir obtenir le pardon de Dieu et d'être sauvé. Le héros solitaire a cru un moment ne devoir qu'à lui-même les conditions de sa survie. Or le texte du monde, en lui révélant ses secrets, lui a appris du même coup à en reconnaître l'Auteur⁵. Dans cette entreprise, le livre lui aura servi de médiation et de méditation.

Robinson ne se contente pas de lire: il écrit. Alors que la lecture le convainc qu'il n'est qu'un jouet entre les mains de Dieu, l'écriture lui sert à marquer le temps, à tenir un « mémorial journalier de toutes choses », mais aussi à faire le décompte des malheurs et bonheurs qui lui échoient et, par là, à relativiser sa propre situation. Cette activité comptable lui permet de se rendre compte qu'il n'est pas si éloigné malgré tout de la « condition moyenne » que lui souhaitait son père.

Le naufragé avoue sans ambiguïté que l'écriture n'est devenue possible qu'après qu'il eût acquis une certaine maîtrise sur les choses et sur son esprit: « Ce fut seulement alors que je me mis à tenir un journal de mon occupation de chaque

5. « En se remémorant la portion déjà passée de mon histoire, on répugnera moins à me croire lorsque j'ajouterai qu'à travers la foule de misères qui jusqu'à ce jour m'étaient advenues je n'avais pas eu une seule fois la pensée que c'était la main de Dieu qui me frappait, que c'était un juste châtement pour ma faute, pour ma conduite rebelle à mon père, pour l'énormité de mes péchés présents, ou pour le cours général de ma coupable vie. » (R, 136.)

jour ; car dans les commencements, j'étais trop embarrassé de travaux et j'avais l'esprit dans un trop grand trouble. » (R, 106.) Chaque fois qu'il est question d'écriture, celle-ci est associée à la méthode et à la mesure : « Je reprendrai mon récit par le commencement et le continuerai avec méthode », déclare-t-il d'emblée. Il écrit au moment où sa raison « commençait à [le] rendre maître de son abattement » (R, 102). En racontant les événements de sa vie, le personnage naît une deuxième fois, et ce n'est pas en vain qu'il commence le récit de son aventure par un rappel de sa naissance (redoublant ainsi les événements déjà racontés dans le roman) : le narrateur qui dit *je* met en abyme sa propre existence, s'instituant lecteur de lui-même et recomposant sous forme de journal les éléments d'une Histoire qui s'est faite sans lui. L'écriture lui permet de prendre possession, en le nommant, du territoire sur lequel il a échoué — « son île, son troupeau, sa grotte, son encre, etc. » — jusqu'à « constituer avec la peau de la terre sa propre peau », selon la belle expression de Butor⁶.

Robinson a accompli ce voyage au bout de lui-même qui le conduit à s'inscrire à sa juste place dans l'univers. Mais cette place est, à peu de chose près, celle qui lui avait été assignée, soit celle d'un « homme du milieu ». Dans *Robinson Crusôé*, en effet, le texte du monde est une carte dont le tracé a déjà été déjà conçu par une intelligence supérieure⁷. Révélé au héros grâce à la lecture de la Bible, ce tracé n'attend plus qu'à être révélé à son tour par un personnage devenu narrateur de son propre récit. Et ainsi naît, avec le mythe du naufragé, la figure emblématique de l'écrivain solitaire, lecteur d'un monde dont il devient le médiateur attitré. Ainsi naît également la forme moderne du roman qui serait, au dire de Sartre, « l'aventure hasardeuse d'un homme seul ». Et plus précisément encore, dirions-nous, d'un homme « de condition moyenne ».

LE MONDE COMME LIVRE : L'ÉCRITURE PALIMPSESTE

Daniel Defoe, en écrivant *Robinson Crusôé*, n'avait d'autre modèle connu que le journal de bord de Woodes Rogers, dans lequel était relatée l'histoire d'Alexandre Selkirk, un marin échoué sur une île de l'archipel Juan Fernández⁸. En choisissant

6. Michel Butor, « Écorché vif », Colloque de Cerisy, Butor, Paris, UGE, « 10/18 », p. 438, cité par Philippe Dubois, art. cité, p.151.

7. Intelligence supérieure que Jacques Derrida nommera logos : « Tout ce qui fonctionne comme métaphore dans ces discours du livre de la nature et de l'écriture de Dieu, confirme le privilège du logos. » *De la grammatologie*, Paris, Minuit, « Critique », 1967, p. 27.

8. À cette source incontestable s'ajoute un ouvrage d'un certain Steele, publié en 1713, et racontant également l'histoire de Selkirk. Voir Margaret Sanket, « Meaning through intertextuality : Isomorphism of Defoe's *Robinson Crusoe*

sant de réécrire ce texte plutôt que de le citer, l'auteur anglais inventait un roman mettant aux prises l'homme, la nature et Dieu. Dans ce récit, le Livre, en l'occurrence la Bible, reconforte, apaise et édifie. Comme l'écriture, il remplit une fonction salvatrice, obligeant le naufragé à un regard distancié et rétrospectif sur sa propre vie. À partir du moment où Robinson s'adonne à la lecture, le journal même prend de l'ampleur, se centrant moins sur la vie immédiate et sur le monde des choses, que sur celui des visées secrètes de la Providence. Quelque deux siècles plus tard, Jean Giraudoux entend, avec *Suzanne et le Pacifique*, de décliner le mythe au féminin. Il se trouve alors dans une position analogue à celle de Jules Verne et des autres épigones de Defoe. L'observation de Pierre Macherey concernant celui-là lui convient tout autant :

Le projet littéraire de J. Verne — lire Giraudoux — ne peut être simple, premier, surgi de lui-même ; il s'enchaîne inexorablement à d'autres projets qui lui donnent chair, le construisent dans sa lettre et lui donnent sens ; c'est ainsi seulement, autour de ce débat, dont le vrai décor n'est pas l'île mais une bibliothèque, que se construit la problématique d'une œuvre⁹.

De plusieurs façons, la littérature est présente dès les premiers chapitres de *Suzanne et le Pacifique*, soit par simple allusion — Verlaine, Loti, Courteline —, soit par une série de signaux intertextuels qui annoncent de manière explicite le sujet du roman : le rappel de l'*Odyssée*, « attribuée à Homère », le nom de Philéas Fogg, héros de Jules Verne, la mention de Pascal, enfin, pour lequel l'institutrice avoue sa préférence, inscrivent le roman dans un rapport dialogique avec des œuvres antérieures. Mieux encore, la nature est décrite comme un texte que l'on peut lire tel un grand livre ouvert : « Les arbres frissonnaient. C'était bien minuit. On entendait au-dehors le froissement d'un grand feuillet qu'on tourne » (S, 44). Mais ce texte a déjà été lu. D'où les allusions aux récits antérieurs qui apparaissent sous forme de bribes et qu'il s'agit de relire/relire autrement. Car si le monde est un livre, il appartient à l'héroïne d'en réunir les fragments afin de le donner à lire de nouveau. La phrase précédemment citée se poursuit ainsi : « je prononçais mon nom tout haut pour parapher la page fraîche, mon prénom, mon nom surtout, plus fragile chez les jeunes filles qu'un prénom » (S, 44).

Lire le monde, pour Suzanne, c'est d'abord s'abandonner à sa séduction et se laisser prendre à la volupté des sensations

and Tournier's *Vendredi ou les Limbes du Pacifique*», *Australian Journal of French Studies*, n° 18, 1981, p. 78.

9. Pierre Macherey, *Pour une théorie de la production littéraire*, Paris, Maspero, 1971, p. 359.

que lui offre son île : « Je rougis d'avouer à quoi se passa ma première semaine, quand je compare cette vie frivole à celle des naufragés classiques. » (S, 85.) Plusieurs rappels ironiques marquent ainsi la distance avec le roman de Defoe. À titre d'exemple : « Pour que tout malentendu fût dissipé aussi entre la Providence des parfums et moi, la brise me vaporisait de toutes les odeurs de l'île. » (S, 84.) Transgressant le modèle, la naufragée non seulement refuse de domestiquer son île, mais se tient également à l'écart de toute interprétation « providentielle » de son destin, sinon par texte interposé. Rien d'étonnant à ce qu'aucune mention ne soit faite de la Bible lors de son séjour en solitaire dans l'île. Jouant avec l'intertexte, Giraudoux en atteste la validité de manière implicite, par les modifications mêmes qu'il s'applique à lui faire subir. Le « c'était bien une île » (S, 85), constaté par Suzanne après qu'elle l'eût affirmé d'emblée, laisse entendre que le motif insulaire était préalable à toute vérification par l'héroïne du lieu où elle avait échoué.

À l'idéologie du travail, l'héroïne substitue celle du loisir. Dans le roman de Defoe, le mot même de loisir n'apparaît que fort tard, associé aux premières lectures de la Bible. Suzanne, qui se décrit comme « une oisive et une millionnaire », après avoir effectué un premier inventaire des ressources de son île, a besoin de se constituer une bibliothèque faite de souvenirs scolaires et des noms des auteurs connus. Compensée par le travail de la mémoire, l'absence du livre l'engage dans un processus analogue à celui que décrit Paul Valéry qui imagine, dans ses *Histoires brisées*, un « Robinson oisif, pensif et pourvu » :

Robinson reconstitue sans livres, sans écrit, sa vie intellectuelle. — Toute la musique qu'il a entendue lui revient — Même celle dont le souvenir ne lui était pas encore venu — revient. Sa mémoire se développa par la demande, et la solitude et le vide — Il est penché sur elle. Il retrouve des livres lus — note ce qui lui en revient. Ces notes sont bien curieuses.

Enfin le voici qui prolonge et crée à sa suite¹⁰.

Même itinéraire chez l'héroïne de Giraudoux qui se met à écrire, ou plus exactement à graver dans le roc des noms d'écrivains. Alors que chez le Robinson de Defoe, l'écriture — qui servait, rappelons-le, à marquer le temps et à tenir un mémorial des journées — précédait la lecture, chez Giraudoux comme chez Valéry, elle suit immédiatement l'exercice de lecture — mémoriel et fictif — qu'elle accompagne : « Je n'avais pu résister au désir d'écrire, et le couteau que j'avais ménagé deux ans comme ma seule arme et mon pourvoyeur, j'osai lui

10. Paul Valéry, « Robinson », *Œuvres*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1960, t. II, p. 416.

faire graver des phrases sur les arbres et dans le roc.» Ce qui eut comme résultat que «l'île fut bientôt couverte de noms propres. [...] J'y trouvais parfois des oiseaux, pris dans la glu qui luttait pour leur vie contre une voyelle avide, des martins-pêcheurs pris dans le mot Hugo, des rossignols dans le mot Pape-Carpentier» (S, 136-137). Et Suzanne de retrouver de cette façon «tout l'émoi des lectures, ces départs aussi différents pour chaque livre que pour des trains» (S, 142). On ne saurait plus clairement associer le voyage et la lecture, mieux préciser cette «invitation au voyage» que constitue le livre¹¹.

Dans ce contexte de lecture-écriture du monde, il s'agit, pour Suzanne, de choisir sa filiation, de recréer une bibliothèque en réécrivant les livres déjà lus. «Parapher le monde», c'est, pour l'héroïne de Giraudoux, inscrire directement les noms sur le paysage, nommer les lieux en l'honneur des auteurs qu'elle admire, et notamment de la triade formée par Claudel, Mallarmé et Rimbaud¹². À Mallarmé, par exemple, elle prête la capacité de «donner aux paroles un pouvoir physique», mais aussi «de faire pousser des arbres à sa voix» (S, 145). Il ne restera plus à Suzanne, pour parachever son itinéraire de lectrice-écrivaine, qu'à énoncer sa poétique, fondée sur la préciosité entendue comme une façon de faire confiance aux mots et de croire à la vertu compensatoire du langage: «Être précieuse, c'est tresser autour des mots révévés une toile avec mille fils» (S, 142). En une ultime étape, elle en arrive à la création d'un langage propre: «Langage fluide, langage sans suffixes, ni préfixes, ni racines, où les êtres qui se ressemblent le plus ont les noms les plus différents. Noms sifflants toujours suivis d'une belle épithète», noms roulants, noms de fruits qui «changent de genre pendant que vous les approchez de vos lèvres», noms «identiques pour les désirs les plus différents» (S, 183). Ne retrouve-t-on pas là le fantôme et l'aboutissement de toute démarche d'auteur? Par divers moyens, Suzanne cherche à abolir la distance qui sépare les mots et les choses, tout en prenant bien soin d'affirmer l'arbitraire du signe. Roman d'apprentissage malgré tout, celui-ci est moins le récit d'une destinée humaine que celui d'une expérience de «solitude initiale» (Duras) préalable à toute écriture.

On comprend aisément que lorsque la naufragée retrouve, dans une grotte fréquentée par un naufragé précé-

11. Giraudoux avait d'abord songé à titrer son roman *Mon enfant, ma sœur*. L'île de Suzanne est une île baudelairienne ou, comme dans le poème, «tout est beauté, tout est lumière», «tout est luxe». Voir notre édition critique de *Suzanne et le Pacifique*, dans J. Giraudoux, *Œuvres romanesques complètes*, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1990, tome I.

12. Parmi les trois cents noms propres cités dans le roman, cinquante-cinq sont des noms d'écrivains.

dent, de vrais livres, et notamment celui de Defoe, elle s'offre le luxe, dans une lettre écrite à un destinataire à demi fictif, Simon, de faire des commentaires de la plus haute ironie face à ce « puritain accablé de raison » qui ne connaît « aucun des deux périls de la solitude, le suicide et la folie » :

Maladroit, creusant des bateaux au centre de l'île, marchant toujours sur l'équateur avec des ombrelles comme sur un fil de fer. Meticuleux, connaissant le nom de tous les plus inutiles objets d'Europe, et n'ayant de cesse qu'il n'eût appris tous les métiers. Il lui fallait une table pour manger, une chaise pour écrire, des brouettes, dix espèces de paniers (et il désespéra de ne pouvoir réussir la onzième), plus de filets à provisions que n'en veut une ménagère les jours de marché, trois genres de faucilles et faux, et un crible, et des roues à repasser, et une herse, et un mortier, et un tamis [...] Le seul homme peut-être, tant je le trouvais tatillon et superstitieux, que je n'aurais pas aimé rencontrer dans une île. (S, 176.)

Paraphrasant Suzanne, on pourrait dire du *Robinson Crusoe* de Defoe qu'il est le seul livre, tant elle le trouvait peu inspiré et inspirant, qui ne lui ait rien appris sur son propre voyage intérieur. On comprend aussi sa nette préférence pour Vendredi : « Tout ce que pensait Vendredi me semblait naturel, tout ce qu'il faisait, utile. Pas un conseil à lui donner. » (S, 177-178.) Puisque Suzanne épouse le point de vue de Vendredi, il est logique que ce dernier soit absent du roman. Il est aussi logique que de son séjour dans l'île des dieux, l'héroïne ait peu de chose à raconter, sinon qu'elle les trouve « tous gênés, humiliés d'être convaincus d'impuissance vis-à-vis de cette femme blanche, devant cette mer, cette brise qu'ils avaient terrorisées » (S, 127-128).

Mais voilà que soudain l'île de corail, l'île-bijou¹³ transformée en île-encrier¹⁴, se fracture au moment où des nouvelles de guerre arrivent à Suzanne par le biais d'un journal trouvé sur le corps d'un noyé. Et ce deuxième écrit, annonciateur de l'arrivée des marins, détermine l'issue du voyage et la clôture du livre en robinsonnade.

En posant l'équivalence *lire/écrire* le monde, Giraudoux-Suzanne propose de considérer la bibliothèque de l'humanité à

13. « En vain, de toute une année je ne pus pleurer qu'une fois et par hasard, le jour où je pensai à une broche (de corail justement, le premier éclat que j'aie vu de cet élément sur lequel je devais vivre), le premier cadeau qu'on m'eût fait, que j'avais échappée dans une fontaine, qui m'avait fait haïr une soirée entière ces gens qui ne plongeaient pas pour me la rapporter, car je prévoyais si peu qu'elle dût s'épanouir ensuite dans l'Océan et me sauver. » (S, 103.)

14. « Sur la plage, des mots plus solides en rochers grenat que j'apportais un à un de la colline, y retournant chaque minute comme vers l'encrier ceux qui n'ont pas de stylo. » (S, 137.)

la manière d'un dictionnaire, vaste réservoir de mots dont il faut inventer à nouveau l'agencement. L'absence de toute référence à la Bible, sinon sous forme de tatouage sur le corps d'un marin, est ici aussi significative que son omniprésence dans le roman précédent. Le livre du monde serait ce palimpseste inachevé qu'il appartient à chacun de *relire/relire* par chaque nouvelle actualisation. D'où l'importance des figures qui, chez Giraudoux comme chez Suzanne, se remplissent aussitôt, à la manière des « vases communicants », « de sang, ou de sève, de résine, de liquides premiers... » (S, 145.) Voyage dans une bibliothèque, celui de Suzanne est aussi un voyage dans un monde qu'il suffit d'apprendre à épeler comme il faut, c'est-à-dire à *lire (lier), relire (relier)* non plus par saisons et par sentiments séparés, comme à la pension Savageon, mais jumelés et ressemblants.

VERS UN MONDE SANS LIVRE : LIRE/RE-LIRE/DÉ-LIRE

Vendredi ou les Limbes du Pacifique de Michel Tournier affiche dès les premières pages son intertextualité. Les lecteurs de Defoe y reconnaîtront sans peine les séquences du roman antérieur : naufrage, abordage sur une île déserte, utilisation des ressources de l'épave pour la construction d'une barque, jusqu'au prénom du héros et à la désignation de l'île, que ce nouveau naufragé se croit obligé de nommer l'île de la Désolation. Robinson exprime même le projet de « marquer désormais sur un arbre de l'île une encoche chaque jour » (V, 32), comme son prédécesseur, mais bien vite il en « oublia le propos » (V, 33). Le rappel d'indices empruntés au texte de Defoe n'en permet que de mieux accuser ensuite les différences entre les deux héros. En situant le naufrage un siècle plus tard que dans le roman de l'auteur anglais (le 30 septembre 1759 y remplace le 30 septembre 1659), non seulement Tournier fait-il dévier le sens culturel qu'a pris la possession des objets — d'où l'allusion aux almanachs de Franklin¹⁵ —, mais il déplace de façon significative le rôle que jouent dans la vie de Robinson la lecture et l'écriture.

15. « Nous sommes à l'époque où les puritains anglais envahissent et colonisent, la Bible à la main, les terres vierges du Nouveau Monde. Ils devaient s'inspirer d'une morale de l'accumulation à outrance codifiée dans les Almanachs de Benjamin Franklin qui, partant du calvinisme, aboutit à la société libérale et capitaliste. » Michel Tournier, *Le Vent paraclét*, p. 227. Le nouvel *homo economicus* fera de l'acquisition d'objets l'une des priorités de son existence : « [...] instead of being subordinated to man as the means for the satisfaction of his material needs, economic acquisition becomes the ultimate purpose of life. » Anthony Purdy, « From Defoe's Crusoe to Tournier's Vendredi : The Metamorphosis of a Myth », *Revue canadienne de littérature comparée*, juin 1984, p. 225. Comme Suzanne, Robinson écrira directement sur le paysage et inscrira « en lettres de feu sur la grève » les maximes de Franklin que sa mémoire lui restituera (V, 139).

Le premier livre trouvé dans l'épave de la *Virginie* est une Bible que le naufragé se met à lire sans plus attendre et qui lui apporte le réconfort recherché :

Avant de se mettre au travail, Robinson lut à haute voix quelques pages de la Bible. Élevé dans l'esprit de la secte des quakers — à laquelle appartenait sa mère —, il n'avait jamais été un grand lecteur des textes sacrés. Mais sa situation extraordinaire et le hasard — qui ressemblait si fort à un décret de la Providence — grâce auquel le Livre des livres lui avait été donné comme seul viatique spirituel le poussaient à chercher dans ces pages vénérables le secours moral dont il avait tant besoin. (V, 26-27.)

Malgré l'apaisement ainsi reçu, Robinson qui, tout au long du récit, avoue sa « peur de perdre l'esprit » (V, 23), n'est pas à l'abri des défaillances : celles-ci, à point nommé, l'entraînent vers la souille, endroit où il laisse libre cours à ses tendances régressives. Aussi, et c'est ce qui le distingue de son homonyme, c'est moins le Livre des livres qui occupe une fonction primordiale dans sa vie que ceux qu'il trouve par la suite et dont les pages, effacées par l'eau de mer, le sollicitent :

Les livres qu'il trouva épars dans les cabines avaient été tellement gâtés par l'eau de mer et de pluie que le texte imprimé s'en était effacé, mais il s'avisait qu'en faisant sécher au soleil ces pages blanches, il pourrait les utiliser pour tenir son journal, à condition de trouver un liquide pouvant tenir lieu d'encre. (V, 44.)

Sur un texte redevenu silencieux, Robinson s'engage, à travers l'écriture du journal, dans le projet d'un livre à venir.

Écrire est considéré par le naufragé comme un acte sacré : « et il pensa pleurer de joie en traçant ses premiers mots sur une feuille de papier » (V, 44). Cette activité lui permet d'échapper à l'« abîme de bestialité » qui le menace. Mais, contrairement au premier Robinson, l'écriture ne lui sert pas à marquer le temps ni à tenir un mémorial de ses journées — pour cela son propre corps marqué de cicatrices lui suffit —, mais à consigner « ses méditations, l'évolution de sa vie intérieure, ou encore les souvenirs qui lui revenaient de son passé et les réflexions qu'ils lui inspiraient » (V, 45). Le nouvel Adam, « semblable au premier homme sous l'arbre de la connaissance » (V, 31), revendique une forme de nudité spirituelle, différente de l'autre, physique, que, à la différence de Suzanne, il n'apprécie guère. Nudité originelle que le *log-book* lui donnera l'occasion d'explorer en toute liberté.

Ce journal de bord constitue, avec la Bible, la principale bibliothèque de Robinson. Le livre se construit peu à peu, sur les pages lavées, à mesure que s'accomplit son itinéraire. L'un des thèmes récurrents en est la relation qu'entretient le *je* avec

le monde des choses. Il y est question, dans un premier temps, de domination et de maîtrise : « Ma situation me dicte de mettre du *plus* dans la vertu et du *moins* dans le vice, et d'appeler vertu le courage, la force, l'affirmation de moi-même, la domination sur les choses. » (V, 51.) Intervient également le rapport à autrui, ce « puissant facteur de distraction », comme condition du regard, voire de l'existence même des choses :

Mais mes relations avec les choses se trouvent elles-mêmes dénaturées par ma solitude. Lorsqu'un peintre ou un graveur introduit des personnages dans un paysage ou à proximité d'un monument, ce n'est pas par goût de l'accessoire. Les personnages donnent l'échelle et, ce qui importe davantage encore, ils constituent des points de vue possibles qui ajoutent au point de vue réel de l'observateur d'indispensables virtualités.

[...] Et ma solitude n'attaque pas que l'intelligibilité des choses. Elle mine jusqu'au fondement même de leur existence. De plus en plus, je suis assailli de doutes sur la véracité du témoignage de mes sens¹⁶. (V, 54-55.)

Sur le point de réussir à métamorphoser l'île en une « contrée abstraite, transparente, intelligible jusqu'à l'os » (V, 67), voilà que Robinson est envahi par la perplexité et en vient à douter du sens des mots qui ne « désignent pas des choses concrètes » (V, 68). Renonçant à toute figure, il en conclut : « Je ne puis plus parler qu'à la lettre. » (V, 68.) Ce souci de précision le conduit à écrire, sur l'un des livres lavés, ce qu'il appelle « La Charte de l'île de Speranza », charte assortie d'un code pénal destiné à régler ses propres déplacements.

En dépit de ces efforts de rationalité extrême, Robinson ne peut s'empêcher de consigner dans son *log-book* l'angoisse qui l'assaille et l'amène à parler de son propre corps comme d'une « chose étrangère », tel un cadavre qui se détache de lui et cependant lui appartient : « cette chose qui est à moi » (V, 87). Et le *log-book* d'osciller entre la pure méditation et la relation d'événements qui échappent totalement à l'entendement du héros. De ce point de vue, sa vie solitaire, qu'il juge partagée « entre le suicide et la folie » (V, 226), le rapproche davantage de la Suzanne de Giraudoux que du Robinson de Defoe.

Mais la Bible n'est pas pour autant absente de l'évolution du héros. Celui-ci y a recours chaque fois que sa propre conduite le met en présence de l'inexplicable : sexualité et colère trouvent ainsi leur justification dans les versets de la Genèse et les paroles de l'Ancien Testament. En ce sens, la Bible se substitue à l'opacité du monde en en proposant un modèle intelli-

16. Sur le rôle d'autrui comme structure de l'individu, on se reportera à l'analyse pénétrante de Gilles Deleuze : « Michel Tournier et le monde sans autrui », publié en postface à *Vendredi et les Limbes du Pacifique*, *op. cit.*, p. 257-283.

gible et, jusqu'à un certain point, transparent¹⁷. Il est à noter toutefois que les versets cités ne sont jamais intégrés à l'écriture du *log-book*, comme si Robinson lui-même demeurait extérieur à leur enseignement. Le lecteur à son tour ne s'étonne plus de lire, juste avant sa métamorphose, la distance prise avec la parole de Dieu :

Robinson sent se creuser de jour en jour un hiatus entre les messages bavards que la société humaine lui transmet encore à travers sa propre mémoire, la Bible et l'image que l'une et l'autre projettent sur l'île, et l'univers inhumain, élémentaire, absout, où il s'enfoncé et dont il cherche en tremblant à démêler la vérité. (V, 179.)

Associé aux « messages bavards que la société humaine lui transmet », le Livre des livres disparaîtra bientôt de sa vie pour ne reparaître qu'à la toute fin, avec un seul fragment échappé par miracle des flammes, fragment annonçant, par l'exemple du roi David, la venue de Jeudi et la nouvelle vie de Robinson¹⁸.

De façon analogue, le *log-book*, abandonné dès le début de la métamorphose, est retrouvé intact après l'incendie qui bouleversa l'île et ses habitants. Il est ensuite repris au cours d'un chapitre entier (chap. X) pour signaler sans doute possible l'importance des changements opérés dans la conscience de Robinson. Revoyant les étapes de son parcours, ce dernier constate qu'il en est arrivé à un degré de perfection qui, le situant dans un présent éternel, lui enlève toute idée de retour : « En vérité, au suprême degré où nous avons accédé, Vendredi et moi, la différence de sexe est dépassée, et Vendredi peut s'identifier à Vénus, tout de même qu'on peut dire en langage humain que je m'ouvre à la fécondation de l'astre majeur. » (V, 230.)

Et le *log-book* de s'achever sur ces considérations, rendant caduque et dérisoire toute tentative de description ou d'élucidation ultérieure. Robinson n'écrira pas l'histoire exemplaire

17. « Tournier has said that the novel has two sections, "Avant-Vendredi" and "Avec-Vendredi". This organization corresponds to the Bible's divisions into Old and New Testament and allows Tournier, first, to retell the Old Testament, in a comic vein — comic because it is reduce to the scale of a single man — then to rewrite the New Testament. In doing so, he creates a sketch for a new religion, or, more precisely, shows what he thinks in true Christianity». Susan Petit, « The Bible as inspiration in Tournier's *Vendredi ou les Limbes du Pacifique* », *French Forum*, 1984, p. 344. En d'autres termes, Susan Petit voit en Vendredi une incarnation du « verbe qui s'est fait chair ».

18. Pour Margaret Sankey (art. cité), ce fragment trouvé devient un symbole de la continuité et de l'indestructibilité de l'écrit. Par ailleurs, la même critique, dans son analyse, montre bien que Crusoé est arrivé à un point qui le place dans un au-delà du langage — « beyond language, beyond writing, beyond history » —, ce qui justifie la perspective narrative adoptée par Tournier. « Meaning through intertextuality: Isomorphism of Defoe's *Robinson Crusoe* and Tournier's *Vendredi ou les Limbes du Pacifique* », *Australian Journal of French Studies*, n° 18, 1981, p. 87.

de sa vie destinée à l'édification des humains. Tournier se servira, pour sa part, du *log-book* comme d'un document pour dire comment son personnage en est arrivé à *re-lire/dé-lire* le monde — c'est-à-dire à transformer radicalement la lecture qui était la sienne — et à proposer un état d'apesanteur dans lequel le début (l'enfance) et la fin (la vieillesse) se confondent dans une circularité solaire. Ce faisant, il fait dévier le mythe vers l'utopie.

Le livre de Robinson restera pour toujours à *venir*. Celui de Tournier, choisissant d'afficher en titre le nom de Vendredi, utilise un narrateur impersonnel¹⁹ pour proposer cette projection idéale d'un monde sans écriture, c'est-à-dire sans défaillance.

Écrivain malgré lui et lecteur du monde à travers la Bible, le premier Robinson se sert de son expérience comme d'un enseignement à transmettre et comme signe de l'accomplissement d'un destin. Après avoir évangélisé Vendredi, il s'attache à raconter l'histoire édifiante de sa propre vie transformée en roman. Devenue à son tour narratrice, Suzanne a réussi, grâce à son séjour dans l'île-solitude, à réécrire le récit de Robinson en le modifiant de telle façon que de la fable, il ne reste plus que l'envers et la fin. Cela jusque dans son projet de récit qui, préférant la forme de la lettre à celle du journal, a besoin d'un destinataire pour se constituer. Giraudoux n'en retrouve pas moins « l'aboutissement du texte modèle au terme d'un détour dont on attendait logiquement une issue contraire²⁰ ». Mais, à la suite de la Première Guerre mondiale et à l'aube d'une œuvre qui deviendra importante, il s'intéresse moins à la montée du capitalisme et à la vertu du travail qu'aux mondes possibles créés par la littérature. Écrivain par défaut, le Robinson de Tournier s'oriente progressivement vers un univers de pure simultanéité entre l'objet regardé et l'objet regardant, entre le sujet (cet « objet disqualifié ») et l'objet. L'homme nouveau, désormais apte à vivre la fusion entre le rationnel et le pulsion-

19. Il y aurait toute une étude à faire sur le rôle exact joué par ce narrateur qui semble davantage soucieux de rendre son récit intelligible au lecteur, par une sorte de surenchère explicative, que d'observer les faits et gestes de Robinson. Ainsi dans la phrase qui suit, on peut se demander qui parle et à qui s'adresse le dernier segment venant qualifier d'*intéressant* le journal du personnage : « Il fit part de sa découverte à Vendredi et décida de reprendre la rédaction de son *log-book*, témoin intéressant de son cheminement. » (V, 213.)

20. Gérard Genette reconnaît à Giraudoux une forme assez singulière de palimpseste appelée la « parodie sérieuse », soit un mode de transformation se situant « sur la frontière, ici impossible à figurer, du ludique et du sérieux ». (Gérard Genette, « La littérature au second degré », *Palimpsestes*, Paris, Seuil, 1982, p. 37). Voir également notre article, « Giraudoux et le mythe de Robinson », dans *Jean Giraudoux et l'écriture palimpseste*, sous la dir. de L. Gauvin, Montréal, « Paragraphes », Département d'études françaises, 1997.

nel — jusqu'à en abolir la distinction — et installé dans un présent éternel, ne peut qu'abandonner l'écriture-témoin au terme de son cheminement.

Le Robinson de Defoe n'écrivait pas, il récrivait sa vie telle que Dieu l'avait pensée et écrite. La Suzanne de Giraudoux réécrit Robinson en inventant sa vie comme une figure de langage inconnue des dieux et tributaire des seuls écrivains. Le Robinson de Tournier s'applique, quant à lui, à devenir « pure phosphorescence des choses²¹ ». À ce titre, le *log-book*, contrairement aux récits des autres naufragés, n'annonce pas la robinsonnade mais sa suspension.

Nous sommes bien loin, avec ces motifs du Livre inscrits en abyme dans les robinsonnades, des manuels pratiques ou des guides de survie. Ce qui n'empêche pas la bibliothèque, ou ce qui en tient lieu, d'occuper une place primordiale dans l'apprentissage des uns et des autres, spirituel dans un cas, littéraire dans un autre, philosophique et cosmique pour le troisième. Cette tradition se poursuivra jusqu'à des ouvrages plus récents, ceux de Muriel Spark²² et de J. M. Coetzee²³ notamment, dans lesquels les livres deviennent à nouveau l'occasion et l'enjeu d'une discussion des rapports entre l'homme et le monde. Partagés entre les mots et les choses, les Robinsons sont des héros problématiques qui, chacun à leur façon, relisent l'Histoire de leur époque en la récitant.

21. Gilles Deleuze, *op. cit.*, p. 270.

22. Muriel Spark, *Robinson* (1958), Paris, Fayard, 1994.

23. J. M. Coetzee, *Foe* (1986), Paris, Seuil, 1988.